

Notre *Orphée*, mis en musique par Gluck, ne peut donner une idée de cet ancien livret, qui commence aux premières amours d'Orphée et d'Eurydice et finit après la mort du chanteur de la Thrace et son apotheose. Ces amours, protégées par Junon et contrariées par Vénus : la rivalité d'Aristée, la fuite d'Eurydice, qu'un satyre veut enlever ; la morsure du serpent, Vénus déguisée en vieille pour jouer auprès d'Eurydice le rôle d'une matrone ; les noces d'Orphée et d'Eurydice ; Mœnus qui préside au repas et tient des propos médisants et fort lestes sur le mariage des laides, qui donne peu de contentement, et le mariage des belles, qui présente beaucoup de dangers ; la danse des amours et des hyménées, des nymphes et des satyres, des bergers et des bergères ; Apollon descendant sur son char qui parcourt les douze signes du zodiaque ; Endymion arrivant à pied au festin : tout cela se trouve dans le premier acte. Voici les réflexions du journaliste au sujet de la musique de cette partie de l'opéra :

« Ces airs étant si mélodieusement chantés, qu'encore que les beaux vers italiens, desquels toute la pièce était composée, fussent continuellement chantés, la musique en était si fort diversifiée, et ravissait si fort les oreilles, que sa variété donnait autant de divers transports aux esprits qu'il se trouvait de matières différentes. Tant s'en faut que cette conformité de chants, qui lasse les esprits, se rencontrât en aucun des chefs-d'œuvre de cet excellent art de musique. Aussi, l'artifice en était si admirable et si peu imitable par aucun autre que celui qui en est l'auteur, que le son se trouvait toujours accordant avec son sujet, soit qu'il fût plaintif ou joyeux, ou qu'il exprimât quelque autre passion, de sorte que ce n'a pas été la moindre merveille de cette action, que tout y étant récité en chantant, qui est le signe ordinaire de l'allégresse, la musique y était si bien appropriée aux choses qu'elle n'exprimait pas moins que les vers toutes les affections de ceux qui les récitaient, témoin la tristesse, les regrets, le désespoir d'Aristée.

« Vénus est descendue du ciel en compagnie des Grâces et de Cupidon. Le petit dieu malin se moque d'Aristée et de tous les autres amoureux, qui le font auteur de leurs mésaventures, l'accusant de ce qu'ils doivent attribuer à leurs passions déréglées : ce que l'une des Grâces confirme par un air digne

« du nom qu'elle porte. Aristée, voyant qu'il ne peut fléchir l'Amour, s'adresse à sa mère, et la prie à genoux de lui donner Eurydice pour femme. Le satyre, qui veut toujours être de la partie, prie Vénus de lui ôter la sienne dont il est las. Mais Vénus, se moquant de ce bouquin, vû qu'elle est née pour faire croître le monde, et non pour le dépeupler, promet à Aristée de lui rendre Eurydice favorable ; et, pour y parvenir, lui fait entendre qu'il néglige trop sa personne. A quoi lui s'accordant, elle occupe les Grâces à le friser, poudrer, ajuster à la mode.—La cinquième scène se passa en cet ajustement que firent les Grâces, chantant la différence qui se trouve entre la propreté et la négligence pour laquelle plaidait le satyre, lequel ayant importuné les Grâces de le friser et poudrer aussi, elles lui font mille maux, en peignant rudement ses cheveux mêlés : ce qui les met mal ensemble.

« —La douzième scène du second acte, qui représentait le palais du Soleil, fut remplie des regrets d'Apollon, pour n'être pas descendu assez tôt du ciel au secours d'Eurydice, mêlés à ceux des nymphes de la pauvre défunte, qui pleuraient si amèrement sa perte que leurs larmes furent accompagnées de celles des spectateurs, auxquels cette triste aventure ne semblait plus une fable, et eût été encore plainte davantage, tant était puissante et propre à porter du côté qu'elle voulait les mouvements et inclinations de l'esprit et du corps, la force de cette musique vocale et celle des instruments, qui tiraient l'âme par les oreilles de tous les auditeurs ; tandis que le Soleil, ainsi descendu des cieux dans son char flamboyant, parcourant les signes du zodiaque et venant illuminer les agréables parterres et les allées à perte de vue de son spacieux jardin, excitait un doux murmure d'acclamations dans tout l'amphithéâtre rempli de leurs majestés, des princes, princesses, grands seigneurs et dames cette cour, et des principales personnes des corps et compagnies souveraines de cette ville : nul ne pouvant assez admirer à son gré la belle disposition de tant d'or, d'escarboucles et de brillants dont ce char lumineux était éclairé, l'artifice de la machine qui le faisait descendre du ciel et baisser par ses douze maisons, rendant croyable ce que l'antiquité romaine nous raconte de ce ciel de Marcus